

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le dim 26 octobre 2025. « Herman Scherman » de W. FORSYTHE et « See you » de Paul LIGHTFOOT par les Ballets de Monte- Carlo

Ce dimanche 26 octobre 2025, la Salle Garnier de Monte-Carlo a vibré d'une énergie créative rare, grâce aux Ballets de Monte-Carlo qui ont offert au public très chic et international de la cité Princièrre une soirée chorégraphique exceptionnelle, magistralement interprétée par sa célèbre compagnie monégasque, en restituant avec maestria le dialogue entre la légende établie (William Forsythe) et la création naissante (Paul Lightfoot).

Rendre compte de la performance de « *Herman Scherman* » de William Forsythe, c'est évoquer une leçon d'histoire de la danse vivante. Créé en 1992 pour le New York City Ballet, ce ballet est un pilier de l'œuvre du chorégraphe américain qui a libéré le ballet de ses attaches classiques pour en faire une forme d'art résolument contemporaine. La pièce s'ouvre sur un quintette dynamique, où la musique électronique et minimaliste de Thom Willems installe immédiatement un univers à la fois précis et décalé. Les danseurs, avec une virtuosité qui semble

presque facile, ont déconstruit la ligne néoclassique pour lui insuffler une urgence et un angle nouveaux. Puis est venu le célèbre pas de deux, ajouté ultérieurement par Forsythe pour le Ballet de Francfort. Portant les costumes audacieux de **Gianni Versace**, les deux interprètes ont transformé la scène en un laboratoire du mouvement, où chaque porté, chaque équilibre, chaque rupture de rythme était une redéfinition de la relation entre les corps. La scénographie et les lumières de **Tanja Rühl**, épurées et efficaces, ont creusé l'espace, faisant de la Salle Garnier un écrin parfait pour cette œuvre qui révolutionna durablement l'esthétique du ballet.



Après l'effervescence de Forsythe, l'entrée dans l'univers de **Paul Lightfoot** fut un changement d'atmosphère aussi radical qu'envoûtant. Pour cette création mondiale, le chorégraphe britannique a choisi la voie de l'intimité et de la réflexion,

nous entraînant dans un ballet qu'il pressent lui-même comme un tournant dans sa carrière. La partition originale de **Max Richter**, interprétée en direct par six musiciens de **l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** (Liza Kerob au 1er violon, Kati Szutz au 2nd violon, Federico Hood à l'alto, Thierry Amadi au 1er violoncelle, Thibault Leroy au 2nd violoncelle, Simon Zaoui au piano), a été l'âme de cette œuvre, et leur placement sur le plateau n'était pas anodin ; ils n'étaient pas de simples accompagnateurs mais de véritables acteurs du drame qui se jouait. Les mélodies envoûtantes et les nappes minimalistes de Max Richter, portées par les musiciens, ont tissé un lien charnel et immédiat avec les danseurs. Lightfoot, qui a également conçu les décors, les costumes et les lumières, a créé un écosystème scénique cohérent et poignant. La danse, tour à tour tendre et puissante, explorait la relation à l'autre et la dimension collective de la création. Les corps semblaient engager une conversation avec la musique, répondant aux phrases des cordes, aux accents du piano, dans un théâtre de la vie où chaque mouvement racontait une histoire de rencontre, de présence et d'adieu.

La Salle Garnier, joyau architectural témoin de la démesure et de l'audace de Monte-Carlo, n'a pas seulement accueilli le spectacle ; elle en a été un partenaire à part entière. Son acoustique exceptionnelle a permis à la fois la clarté rythmique de la composition électronique de Willems et la profondeur émotionnelle de la partition de Richter. Son décor magique a offert un contraste et un écrin parfaits pour ces deux œuvres qui, bien que différentes, célébraient le corps en mouvement. Quand les dernières notes de Richter se sont éteintes et que les danseurs de « *See You* » se sont figés dans la lumière tamisée, un silence lourd d'émotion a précédé les ovations. La salle, conquise, a salué par une standing-ovation méritée la performance des danseurs, la vision des chorégraphes, la sensibilité des musiciens et le travail d'une institution, **Les Ballets de Monte-Carlo**, qui, sous la

direction de **Jean-Christophe Maillot**, continue inlassablement de cultiver l'excellence et d'écrire l'avenir de la danse.
Bravi !

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 26 octobre 2025. « Herman Scherman » par W. Forsythe et « See you » de Paul Lightfoot par les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique © Alice Blangero

OPÉRA DE NICE. Ballet Nice Méditerranée, du 2 au 8 avril 2025 – Forsythe / Brumachon / Van Manen / Ekman ... Quatuor à cordes de l'Orchestre Philharmonique de Nice

En avril 2025, l'émotion prend corps à l'Opéra de Nice ! Le programme chorégraphique présenté à Nice affiche

**quatre ballets conçus par 4 créateurs de
rêve, parmi les plus grands chorégraphes
internationaux : la virtuosité fulgurante
de Forsythe, l'intensité brute de
Brumachon, l'élégance raffinée de van
Manen, l'humour décapant, percutant
d'Ekman... Un cycle incontournable.**

Danse à l'Opéra de Nice Côte d'Azur

8 représentations événements

2 avr. 2025 à 20h

3 avr. 2025 à 20h

4 avr. 2025 à 20h

5 avr. 2025 à 15h puis à 20h

6 avr. 2025 à 15h puis à 20h

8 avr. 2025 à 20h

**RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l'Opéra de Nice
Côte d'Azur :**

<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1196/forsythe-brumachon-van-manen-ekman>

Opéra Nice Côte d'Azur

Durée : 1h15 avec entracte

**Quatre pièces chorégraphiques signées William Forsythe ,
Claude Brumachon ,Hans van Manen, Alexander Ekman**

**Avec le Ballet Nice Méditerranée
et le Quatuor à cordes de l'Orchestre Philharmonique de Nice**

Présentation des 4 ballets à l'affiche de l'Opéra de Nice Côte

d'Azur

THE VERTIGINOUS THRILL OF EXACTITUDE

Chorégraphie : William Forsythe

Musique : Franz Schubert

Certes des tutus, des pointes, une technique classique infaillible... mais aussi tellement de modernité dans cette pièce pour 5 danseurs, imaginée par William Forsythe. Le chorégraphe entre humour, finesse, élégance, joue avec les codes d'une main de maître ; il régale nos sens dans ce vibrant hommage à la danse classique qui est aussi tourbillon de virtuosité alliant précision et vitesse vertigineuses. Une performance exaltante qui repousse les limites du corps et de l'espace.

LES INDOMPTÉS

Chorégraphie : Claude Brumachon

Musique : Wim Mertens

Ce duo aura fait le tour du monde et des scènes internationales... C'est un pur moment de complicité qui a fait de ces « Indomptés », créés en 1992, un hymne fusionnel et affronté à deux corps qui est un véritable bijou. Intensité maximale des émotions, équilibre parfait entre les séquences brusques et apaisées... La beauté du duo dans l'écrin conçu par Claude Brumachon est devenu un standard planétaire. Le duo intense et instinctif, se réinvente constamment dans une danse brute, viscérale, empreinte d'émotions à l'état pur.



TROIS GNOSSIENNES

Chorégraphie : Hans Van Manen

Musique : Erik Satie

Piano : Roberto Galfione

Les 3 Gnossiennes de Satie, aux mélodies envoûtantes, inspire au chorégraphe Hans van Manen, une manière d'épure poétique, une esquisse chorégraphique d'une délicatesse incomparable ; l'écriture du chorégraphe engendre un pas de deux d'une élégance rare, où chaque mouvement traduit la délicatesse et la profondeur des sentiments humains. Elle révèle un art du dessin qui est la signature d'Hans van Manen, art qu'il a brillamment enseigné à la Sommer Akademie des Tanzes de Cologne où nombre de jeunes chorégraphes se sont pressés pour recueillir et comprendre son art des équilibres et de la grâce...

CACTI

Chorégraphie : Alexander Ekman

Musique : Franz Schubert, Joseph Haydn, Ludwig Van Beethoven

Avec Cacti, Alexander Ekman propose un dialogue jubilatoire et

espiègle entre 16 danseurs et 4 instrumentistes. Entre humour et virtuosité, son style décalé, provocateur, – plien d’humour et de piquants (à l’image des cactus présents sur scène, et qui donnent le titre de la pièce) lui permet de briller sur

la scène par ses trouvailles irrésistibles entre théâtre, danse, délire loufoque.

Quatre Pièces
FORSYTHE / BRUMACHON / VAN MANEN / EKMAN
Ballet



Crédits photos : Artistes du Houston Ballet dans Cacti d’Alexander Ekman / Photo de Amitava Sarkar (2016) Avec l’aimable autorisation du Houston Ballet.

Symphony in D Minor / “Death and the Maiden” : IV Presto – By Franz Schubert arranged and orchestrated by Andy Stein

Viens avec tes parents

Pendant que vous assistez au spectacle, confiez-nous vos enfants (5-10 ans) pour un atelier artistique encadré par des professionnels. Tarif 5 € – Dimanche 6 avril 2025 à 15h

Informations et réservations à la billetterie, dans la limite des places disponibles

Quatre Pièces

FORSYTHE / BRUMACHON / VAN MANEN / EKMAN

Ballet





Trois Gnossiennes © Alain Hanel

CRITIQUE, danse. STRASBOURG,

Opéra national du Rhin, le 27 février 2025. « Quintett », « Trio » et « Enemy in the figure » par William FORSYTHE et le Ballet national du Rhin

Ce 27 février 2025, à l'Opéra national du Rhin de Strasbourg, le CCN Ballet du Rhin offrait un triptyque signé William Forsythe d'une beauté ravageuse, une plongée vertigineuse dans l'univers d'un chorégraphe qui, depuis les années 1980, n'a cessé de réinventer les codes de la danse. Trois pièces, trois atmosphères, un même souffle : celui d'une compagnie qui a fait sienne la grammaire si particulière du maître américain.

La soirée s'ouvre sur *Quintett*, pièce emblématique créée en 1993 pour le Ballet de Francfort et entrée au répertoire du Ballet du Rhin en 2017. Entouré par la musique lancinante de **Gavin Bryars**, *Jesus' Blood Never Failed Me Yet*, le spectateur est happé par une atmosphère à la fois mélancolique et électrique. La voix chevrotante se répète en boucle, les cordes et cuivres s'intensifient progressivement, et les corps entrent dans une danse qui semble défier l'apesanteur. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'élasticité et la souplesse des cinq interprètes. **Marc Comellas, Ana Enriquez, Cauê Frias, Avery Reiners et Julia Weiss** s'emparent de cette chorégraphie avec une liberté confondante. Les développés arabesques et les portés s'enchaînent avec une fluidité qui semble défier les lois de la gravité, tandis que les extensions poussées à

l'extrême créent une dissonance visuelle fascinante. Particulièrement remarquable, la prestation de **Cauê Frias**, ce danseur brésilien dont la silhouette élancée et dégingandée incarne à la perfection cette esthétique de la désarticulation qui caractérise le style Forsythe. Sa présence en scène, dans le rôle tourbillonnant de Stephen Galloway, crée une dissonance visuelle stimulante avec ses partenaires.

La pièce explore toutes les combinaisons du quintette : solos, duos, trios, qui se font et se défont dans un tourbillon de complexité. Les danseurs semblent constamment au bord du déséquilibre, dansant sur une corde raide entre chute et envol. Chaque geste, chaque inflexion transpire une générosité et une ampleur inouïes. C'est une œuvre qui nous parle de fragilité et d'instabilité, où les corps résistent à la saturation de la boucle musicale, animés de sursauts d'humanité désarmants, parfois bouleversants. Le rideau tombe sans que l'on sache vraiment pourquoi, comme si la pièce aurait pu continuer encore une éternité.



Avec *Trio*, qui entre cette saison au répertoire du Ballet du Rhin, l'ambiance change radicalement. Créée en 1996, cette pièce est une rareté : rarement reprise depuis sa création, elle n'avait pas été dansée à l'Opéra de Paris depuis son entrée au répertoire en 2017. Sur l'*Allegro* du *Quinzième Quatuor à cordes* de Beethoven, trois danseurs – **Erwan Jeammot, Yeonjae Jeong et Alexandre Plesis** – nous convient à un jeu savoureux. La pièce s'ouvre sur une exposition anatomique surprenante : les interprètes nous montrent différentes parties de leur corps – coude, épaule, genou, cheville – comme s'ils nous invitaient à un cours d'anatomie ludique. Puis la danse s'emballe. Les gestes décomposés s'enchaînent à une vitesse vertigineuse dans un *continuum* ininterrompu. Forsythe joue avec la musique comme un *DJ* espiègle : elle s'interrompt, redémarre au début, s'arrête à nouveau, tandis que la danse persiste même dans les silences. Ce titillement musical nerveux fait partie intégrante du plaisir. Ce qui séduit dans cette pièce, c'est son esprit primesautier et impertinent. Les trois interprètes parviennent à donner l'impression qu'ils s'amusent, déguisant leur travail d'orfèvre sous une apparente désinvolture. Yeonjae Jeong, en particulier, brille par sa technique affûtée et son charisme, s'émancipant de tout rapport de séduction traditionnel pour affirmer pleinement son individualité.



La soirée s'achève en apothéose avec *Enemy in the Figure*, la pièce la plus ancienne du programme, créée en 1989, qui a fait son entrée au répertoire du Ballet du Rhin en 2023. Sur la musique électronique percussive et lancinante de **Thom Willems**, c'est un univers total qui se déploie sous nos yeux. La scénographie, signée **William Forsythe** lui-même, est une œuvre plastique à part entière : un paravent ondulé traverse la scène en diagonale, un long câble au sol, un projecteur mobile que manipulent les danseurs. Dans ce dispositif en clair-obscur, les onze interprètes surgissent de l'ombre, disparaissent, se déforment, créant une véritable partie de cache-cache survoltée. Ce qui impressionne le plus, c'est l'énergie phénoménale qui se dégage de la troupe. Les corps deviennent anguleux, explosifs, fragmentés. On assiste à une véritable mécanique humaine à géométrie variable, où chaque surgissement paraît imprévisible. Les danseurs et danseuses sont propulsés de droite et de gauche comme des projectiles ou des toupies folles, animés d'une énergie qui semble ignorer les lois de la fatigue.

Les costumes à franges superposées, par-dessus les justaucorps noirs et blancs, créent des halos mouvants autour des corps, amplifiant la confusion visuelle. Les silhouettes fantomatiques des danseurs se fondent dans la pénombre, n'étant plus que des éruptions de l'inconscient. Dans ce poème envoûtant sur la vision et la perception, la lumière joue un rôle aussi important que le mouvement, découpant l'espace en zones d'ombre et de lumière. Chaque danseur – **Susie Buisson, Marin Delavaud, Marta Dias, Ana Enriquez, Cauê Frias, Brett Fukuda, Erwan Jeammot, Rubén Julliard, Pierre-Émile Lemieux-Venne, Alice Pernão, Julia Weiss** – se distingue par sa présence et sa maîtrise de la grammaire si complexe de Forsythe. Mais c'est l'ensemble qui impressionne : la compagnie rhénane démontre une qualité d'incorporation exceptionnelle, rendant cette pièce non-narrative d'une beauté saisissante.

Ce qui rend cette soirée si jubilatoire, c'est la manière dont le **Ballet du Rhin** s'approprie ce répertoire exigeant avec une aisance souveraine. Les danseurs ont non seulement survolé les redoutables difficultés techniques des trois ballets, mais ils ont surtout réussi à insuffler une âme à cette danse qui, sans cela, ne serait qu'une démonstration de virtuosité. Dans chaque pièce, on sent un travail d'orfèvre, une compréhension intime du langage *forsythien*. Les corps dissemblables des danseurs servent magnifiquement le propos du chorégraphe, qui a toujours aimé travailler avec des interprètes aux morphologies variées. La compagnie alsacienne, dirigée par **Bruno Bouché** depuis 2017, poursuit ainsi son projet de constituer un répertoire qui questionne et bouscule l'héritage de la danse classique sans toutefois le renier.

Ce triptyque, qui a bénéficié du travail de transmission de la « *Forsythe Team* » – **Stefanie Arndt, Thierry Guiderdoni, Ayman Harper, Thomas McManus** et **Claude Agrafeil** – et même du chorégraphe lui-même en visioconférence pour des ajustements de dernière minute, est une démonstration éclatante de la

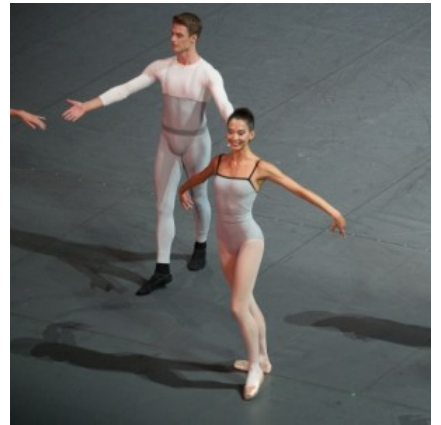
vivacité, de la modernité et de la pertinence intactes de l'œuvre de Forsythe. Ces trois pièces, révolutionnaires dans les années 1990, se révèlent trente ans plus tard intemporelles. Elles n'ont rien perdu de leur capacité à nous percuter au plexus, à nous secouer physiquement et émotionnellement. Du vertige hypnotique de *Quintett* à la jubilation formelle de *Trio*, jusqu'à l'abîme visuel d'*Enemy in the Figure*, c'est un parcours d'une logique nouvelle que nous a offert le Ballet du Rhin, un parcours où chaque pièce interroge un autre pan du réel : le deuil, le corps, l'enfer du monde.

CRITIQUE, danse. STRASBOURG, Opéra national du Rhin, le 27 février 2025. « *Quintett* », « *Trio* » et « *Enemy in the figure* » par William FORSYTHE et le Ballet national du Rhin.
Crédit photographique (c)

**Compte rendu, ballet. Paris.
Palais Garnier. 28 septembre
2016. Tino Sehgal, Peck,**

Pite, Forsythe...

Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 28 septembre 2016. Tino Sehgal, Peck, Pite, Forsythe... Chorégraphes. Arthus Raveau, Marion Barbeau, Marie-Agnès Gillot, Hugo Marchand, Ludmila Paglierot... Ballet de l'Opéra de Paris. Elena Bonnay, Vessela Pelovska, piano. Philip Glass, James Blake, Max Richter, Ari Benjamin Meyers, musiques. Nous



sommes invités à la deuxième représentation du programme ouvrant la saison Danse 2016 – 2017 à l'Opéra National de Paris. Aux reprises heureuses de « In Creases » de Justin Peck et du délicieux « Blake Works 1 » de William Forsythe se joignent une création du chorégraphe conceptuel Tino Sehgal et la création de « The Season's Canon » de la chorégraphe canadienne Crystal Pite. Une soirée contemporaine, protéiforme, aux curieuses ambitions extra-chorégraphiques.

Tino Sehgal où l'art qui n'ose pas dire son nom Sonate divertissante, ma non tanto

Une heure avant la présentation les espaces publics du Palais Garnier sont habités par quelques œuvres de Tino Sehgal. L'artiste contemporain tient la bannière de l'art éphémère et provocateur, ma non troppo, il réussit à distraire le public se promenant à l'Opéra. Comme une forme sonate, il clôture la soirée avec une création sans titre où, pendant les 12 minutes

de la fabuleuse musique live du compositeur Ari Benjamin Meyers, il y a un peu de danse, un peu partout dans la salle sauf sur scène. Puis les quelques danseurs du Corps de Ballet chantent un peu en quittant l'auditoire qui est sensé le suivre jusqu'au grand escalier, où ils continuent à faire des notes, plus ou moins, devant les yeux béats de la grande majorité des spectateurs. Dans un coin, se trouve Tino Sehgal avec un visage rayonnant d'auto-satisfaction. Nous félicitons d'ores et déjà l'administration de l'Opéra pour ces efforts visant l'élargissement des horizons artistiques de la maison nationale, et en conséquence l'ouverture du public, habitué à une autre dynamique. Sur ce, la création de Sehgal est de grand intérêt parce qu'elle permet d'éveiller davantage l'esprit critique, peut-être trop longtemps distrait par la beauté immaculée et l'excellence technique de la danse classique française. Or, l'œuvre elle-même, à laquelle on dédie 5 pages au programme expliquant le concept, ou plutôt l'absence de, laisse perplexe. À côté de la richesse chorégraphique et la profondeur conceptuelle de « 20 danseurs pour le XXe siècle » de Boris Charmatz, qui a ouvert la saison précédente de façon étonnante, la « chorégraphie » de Sehgal paraît beaucoup trop modeste, pour dire le moindre.

Décontraction, athlétisme et brio américains à Paris

DÉCONTRACTION, ATHLÉTISME ET BRIO AMÉRICAINS À PARIS. En mars 2016, le jeune danseur et chorégraphe Justin Peck fait ses débuts à l'Opéra de Paris avec « In creases », maintenant repris pour l'ouverture de la saison. La musique répétitive de Philip Glass, parfaitement interprétée par Mme. Bonnay et Mme. Pelovska aux pianos, est le fond musical idéal pour la danse

athlétique et géométrique du jeune américain. Dans la distribution de cette représentation, Arthus Raveau, Premier Danseur, fait les plus beaux sauts et a la présence la plus marquante du côté des danseurs. Chez les danseuses, le Coryphée Letizia Galloni brille toujours dans ce style à la technique percutante, ainsi que le Sujet Marion Barbeau, avec du peps. Vient ensuite la très attendue reprise de Blake Works 1 de William Forsythe, commande de la maison créée en juillet 2016. Sur la musique électro de James Blake (7 morceaux de son dernier album sont utilisés), les fabuleux danseurs du ballet interprètent ce délicieux cadeau et hommage à la danse dans toutes ses formes.

Pour cette reprise avec une distribution légèrement modifiée, le style décontracté néo-classique de Forsythe est toujours là, et nous sommes étonnés de découvrir le Coryphée Hugo Vigliotti tout à fait remarquable lors du deuxième mouvent, le trio « Put that away ». Il fait preuve d'une belle perfection technique, avec ses mouvements saccadés, une désarticulation, une gestuelle et une fluidité surprenantes (surtout après les performance révélatrices du très jeune Coryphée Pablo Legasa aux premières passées). Le Premier Danseur François Alu dans le duo avec Léonore Baulac « Color in anything » prend des libertés heureuses à l'occasion. Si en juillet, nous attendions avec impatience la fin du morceaux (le seul bémol, et petit, de la création), nous trouvons à présent, le couple digne d'éloges, Alu un peu moins utilitaire, faisant davantage des tours qu'il affectionne, et la Baulac est toujours une vision de la danseuse classique par excellence, expressive et virtuose. « I hope my life » est un moment où la fugue et l'entraînement chers à Forsythe se mettent le plus en évidence, avec les géniales performances d'Hugo Marchand et Léonore Baulac, ainsi que Ludmila Pagliero et Germain Louvet. Les premiers sont tout entrain, sans arrêt, avec une allure hyper stylisée. Les seconds rayonnent techniquement, la Pagliero avec une extension insolite, des pointes saisissantes, et l'attitude de Star et/ou Etoile qui lui sied

bien ; Louvet avec ce je ne sais quoi d'élégance et de légèreté, il deviendra peut-être le Prince Désiré de la compagnie, telles sont ses qualités.

Dans le « Wave Know Shores » qui suit remarquons l'interprétation du Sujet Sylvia Saint-Martin, à la présence distinguée, et avec un investissement palpable se traduisant en une danse alléchante. « Two Men Down » met en valeur les beautés et physiques et artistiques des danseurs hommes. Comme ce fut le cas à la création, le Premier Danseur Hugo Marchand est hyper performant, athlétique à souhait. S'il est un peu moins sauvage qu'à la création, l'attitude relax dont il fait preuve ce soir s'accorde superbement au langage Forsythien, où la formidable exigence technique est habillée d'une désinvolture à l'effet frappant. A la fin du ballet, nous sommes littéralement abasourdis par les bravos sonores de l'auditoire. Un aspect révélateur de la réussite de cette dernière création parisienne de Forsythe (en dépit des critiques isolées souvent liées aux préjugés sur la musique électro-soul), est le fait qu'il touche, visiblement, un grand échantillon de la population ; notre voisine de gauche criait ses poumons en louange aux danseurs, celles de droites également, inondant la salle de la vibration la plus gratifiante pour un artiste. La première avait 75 ans, les dernières étaient dans la trentaine. Il eut au moins 8 rappels bien mérités !



La création de Crystal Pite vint après. Invitée à l'Opéra pour la première fois, elle propose une chorégraphie sur la musique des Quatre Saisons de Vivaldi revisitée par le compositeur Max Richter. Ancienne danseuse du ballet de Francfort et

chorégraphe résidente au Nederlands Dans Theater « The Seasons' Canon » met en mouvement un grand nombre de danseurs de la compagnie dont notamment les fantastiques Etoiles Marie-Agnès Gillot, Ludmila Pagliero et Alice Renavand, ainsi que les Premiers Danseurs Vincent Chaillet, Alessio Carbone et François Alu. L'œuvre d'une étrangeté saisissante impressionne d'abord par les tenues, tous les danseurs, genres confondus, portent des pantalons baggy à l'air quelque peu post-apocalyptiques et des hauts transparents, ils sont de même tâchés d'une encre turquoise au niveau du cou. Le tout visuel a un aspect tribal transfiguré. Pite se sert de la technique même du contrepoint musical pour faire des tableaux tout à fait organiques, relevant de la nature... Ainsi, amibes et mille-pattes sont représentés sur scène par le moyen de la danse. Il y a là aussi un sens de l'abandon, les mouvements sont parfois presque expressionnistes, mais surtout contemporains. Les questions de genre et de lignes des jambes n'existent pas dans la masse des 54 danseurs aux costumes identiques, enchaînant une série de mouvements contrapuntiques à l'effet indéniable. Les lumières sombres et floues de Tom Visser ajoutent beaucoup à l'atmosphère étrange. Les différents aspects de cette création ne relèvent pas forcément l'inattendu, mais, puisque l'effet esthétique est fort, le tout a une cohésion artistique intéressante malgré l'ambiguïté narrative, oscillant entre abstraction et narration impressionniste. L'effet esthétique fut tel que l'auditoire n'a pas pu s'empêcher d'offrir aux interprètes des nombreux rappels et une standing ovation de surcroît surprenante.

Un programme délicieusement contemporain et divers, avec la valeur ajoutée d'un questionnement philosophique indispensable après le passage, peut-être aussi éphémère, de Tino Sehgal ; mais où sont surtout mises en valeurs les qualités techniques et artistiques du Ballet de l'Opéra National de Paris, la grande fierté et l'espoir de la danse académique dans le monde. A vivre absolument ! Encore à l'affiche au Palais Garnier le 30 septembre ainsi que les 1, 3, 4, 6, 8, 9 octobre avec plusieurs distributions.

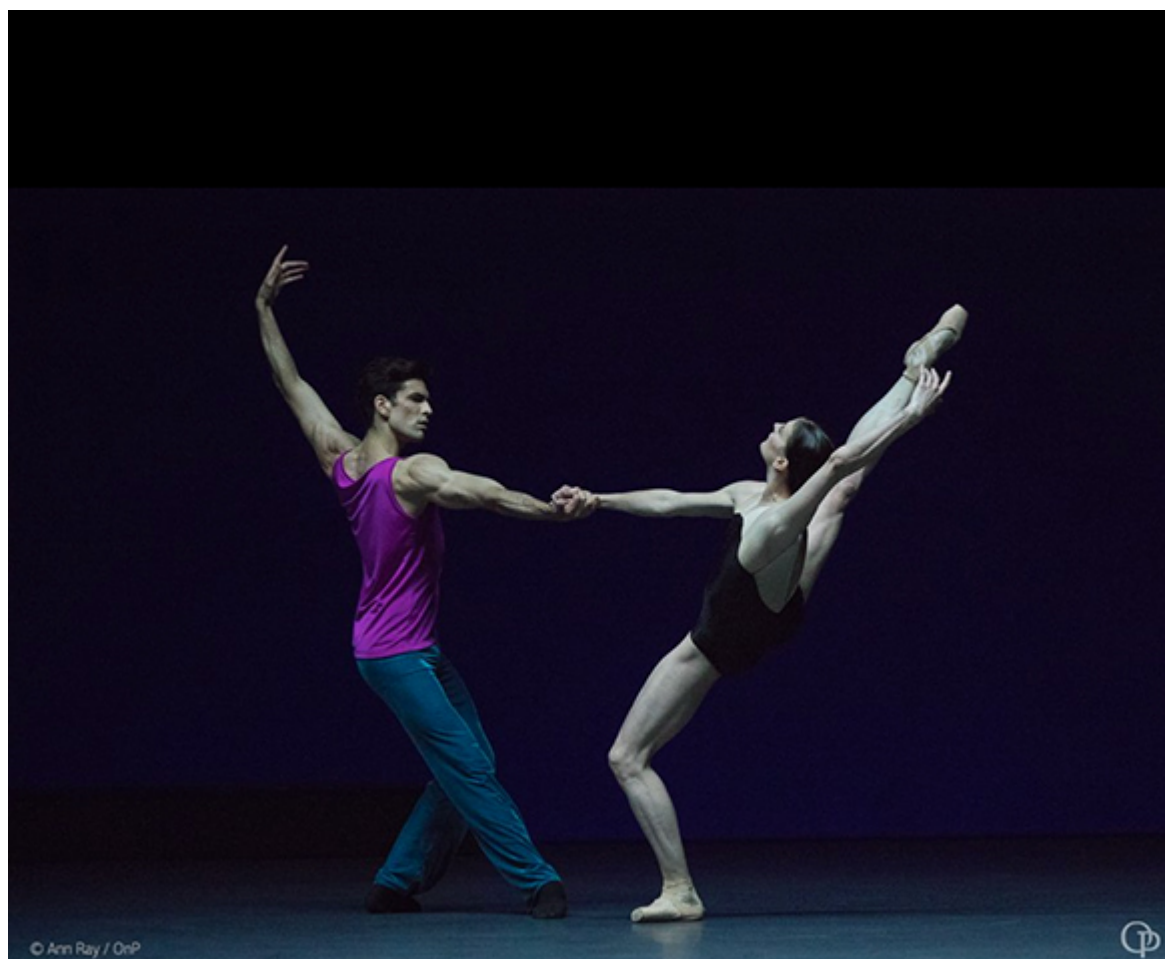
Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 4 juillet 2016. William Forsythe : Of any if and, Approximate Sonata, Blake Works 1 (création). Vincent Chaillet, Marie-Agnès Gillot, Hugo Marchand, Ludmila Pagliero, Germain Louvet... Ballet de l'Opéra de Paris. Thom

Willems, James Blake, musiques enregistrées.

3 Forsythe à Garnier... Fin de saison néoclassique au Palais Garnier avec une soirée dédiée exclusivement au chorégraphe William Forsythe ! 3 ballets dont une entrée au répertoire et une création mondiale fortement attendue... De la meilleure nourriture pour les fabuleux danseurs de l'Opéra de Paris, pour reprendre une phrase célèbre de son ancien directeur Rudolf Noureev, le visionnaire qui a invité Forsythe pour la première dans la maison parisienne dans les années 80s !

Forsythe : un sublime sans prétention

L'une des pièces-phares du chorégraphe américain, ancien Directeur du Ballet de Francfort, est l'emblématique *In the middle somewhat elevated*, également commande de Noureev pour l'Opéra de Paris. Tout l'art de Forsythe se trouve superbement représenté dans ce ballet, dont nous avons encore de très bons souvenirs lors de sa dernière reprise en 2012 – 2013 ([LIRE notre compte rendu de la soirée Forsythe et Brown du 3 décembre 2012](#))



Pour cette soirée estivale au Palais Garnier, le public parisien (et aussi international!) peut explorer davantage le style et l'écriture chorégraphique unique de Forsythe, avec ses légères et distantes influences balanchiniennes. En principe, l'exploration et la découverte se font tôt avec le premier ballet du programme **Of any if and** (1995), interprété par le Premier Danseur Vincent Chaillet et le Sujet Eléonore Guérineau. Un ballet qui privilégie plus ou moins ouvertement le danseur ; il s'agit d'un pas de deux d'une vingtaine de minutes, avec une scénographie les moins épurées de Forsythe, la musique électronique répétitive de Thom Willems, collaborateur fétiche du chorégraphe, et deux acteurs qui lisent un texte incompréhensible pendant la performance, au fond. Tous ces aspects qui dépassent la question

chorégraphique font de ce bijou du passé un spectacle qui paraît à nos yeux un délicieux bonbon futuriste et SO post-moderne ! En ce qui concerne la danse, Guérineau surprend avec un sens de la fluidité impeccable en dépit des tensions et relâches désarticulés typiques de Forsythe. Plus central, Vincent Chaillet impressionne encore une fois par son physique de félin, une danse virtuose abstraite, pourtant chargée de sensualité, de contrastes inattendus, parfois bouleversants ; une heureuse entrée au répertoire, plus grâce à la danse elle-même qu'aux curieuses distractions scénographiques.

Approximate Sonata (1995, entrée au répertoire de l'Opéra en 2006), paraît plaire beaucoup au public parisien. De toutes les pièces de Forsythe elle doit être pour nous une de moins distinctes. Il s'agit d'une série de pseudos pas de deux, où la notion de l'improvisation est plus ou moins frôlée. Intéressant, mais modeste en comparaison aux commandes de la maison telles que *Woundwork 1*, *Pas./Parts*, entre autres ; ce ballet brille ce soir surtout grâce aux interprètes, particulièrement les Etoiles Marie-Agnès Gillot, Eleonora Abbagnato et Alice Renavand. L'oeuvre la plus balanchinienne au programme, toujours sous une musique de Willems, elle fut l'occasion de voir la Gillot championne de Forsythe, délicieuse et parfaitement désarticulée, à la virtuosité ravissante et insolente... Une Renavand coquette et pas trop glaciale, d'un superbe entrain sur la scène ! Remarquons aussi le Premier Danseur Alessio Carbone, en bonne forme et fort dans le style.

La soirée se termine avec la création mondiale de **Blake Works 1** (on attend avec impatience le n°2!), sur une musique du jeune artiste électro-soul James Blake. Très fortement attendue comme toute création de Forsythe à Paris, le ballet nous a d'abord étonnés par la musique de l'artiste anglais qu'on ne connaissait absolument pas (merci Bill pour la découverte!). Découpé en 7 morceaux (7 chansons du dernier album du chanteur), le ballet commence avec 21 danseurs sur

scène habillés plus ou moins en tenue de répétition stylisée, dans la sublime tonalité du bleu-vert fumée (costumes de Forsythe et Dorothee Merg). Une série de mouvements contrapuntiques s'enchaîne pour arriver au trio qui suit, avec la performance pétillante et stimulante du jeune Coryphée Pablo Legasa, avec un haut du corps ravissant et une danse fabuleusement syncopée et décalée. Un pas de deux qui aurait dû faire mouche avec Léonore Baulac et François Alu, paraît être un hommage au Balanchine amoureux des femmes et qui ne voyait dans le danseur qu'un accessoire pour la Prima Ballerina. Ainsi Baulac est toute virtuose et toute expressive, Alu, le seul habillé en jean baggy noir et t-shirt vert, a le rôle le plus utilitaire de sa vie, et nous fait désirer désespérément l'arrivée du morceaux suivant. Et bien heureusement le 4e mouvement met au centre la fabuleuse Etoile Ludmila Pagliero, ainsi que la Baulac et deux révélations dans les performances d'Hugo Marchand et de Germain Louvet. Une sorte d'hommage à la danse française, avec la signature décontractée, déconstruite, acrobatique de Forsythe, c'est aussi le moment le plus vivace, le plus entraînant et le plus glam de la soirée ! Hugo Marchand suit un chemin qui le mènera peut-être à devenir un véritable objet de dévotion (à la Noureev ! -croisons les doigts-), avec son physique plus qu'imposant, une technique remarquable, souvent virtuose, toujours palpitant d'une joie de vivre qui frappe chaque fois l'auditoire... Germain Louvet est aussi un espoir rayonnant de la compagnie, un brin plus sévère et moins sauvage que Marchand, sa performance a été tout simplement ... excellente. En ce qui concerne les danseuses, leur joie immense est explicite lors de l'exécution des pas d'une extrême exigence, tout attitudes, cabrioles petites et grandes, battements insolites, pointes insolentes... festival porté par le rythme frémissant du morceau « I hope my life ».

Une création dont nous parlerons sans doute pendant longtemps, avec une inspiration qui fait penser parfois à, surprise, Balanchine, mais qui est surtout un hommage à la beauté séduisante de la technique française, d'une élégance

illimitée, avec les ports de bras les plus romantiques, des sauts de biche ravissants... Dans le cadre si prestigieux du Palais Garnier, Forsythe offre aux danseurs les meilleures opportunités de briller, apparemment sans difficulté, et surtout offre au public de l'Opéra une expérience audacieuse et rare! Son amour pour la danse classique et son intelligence personnelle font que sa démarche demeure créatrice et inspirante, à l'opposé de certains directeurs de ballet en apparence réfractaires à la gloire et aux bonheurs du patrimoine qu'est la danse académique « made in Paris ».



Une fin de saison chic choc, virtuose et resplendissante de bonheur, une soirée où la protagoniste est l'excellence sans prétention. Trois ballets, dont une création tout simplement inoubliable, à vivre, voir et revoir sans modération, et même

très fortement recommandée à tous nos lecteurs ! [A l'affiche du Palais Garnier les 7, 8, 9, 11, 12, 13, 15 et 16 juillet 2016.](#)

Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 4 juillet 2016.
William Forsythe : Of any if and, Approximate Sonata, Blake Works 1 (création). Vincent Chaillet, Marie-Agnès Gillot, Hugo Marchand, Ludmila Pagliero, Germain Louvet... Ballet de l'Opéra de Paris. Thom Willems, James Blake, musiques enregistrées.

